

# Paule Constant

« On passe notre vie à remonter  
vers la source »

Balta

Propos recueillis par Danielle Grondein



photo © Gallimard / Jacques Sassié

*La mort ces soirs-là avait le parfum des belles de nuit qui s'ouvraient, l'irrésistible senteur des frangipaniers tout en sucre et en mollesse, l'âcre odeur de l'herbe coupée et la chaleur du verre où il enfouissait son nez. C'était bon. Il lui était reconnaissant de venir à lui si doucement du fond de la forêt, de le ménager par tant de bruits et tant d'odeurs, de l'accoutumer sans le surprendre, de le pénétrer en l'inondant de tendresse.*  
Ouregano

*Sur le cuir sa main était aussi aveugle que si elle avait dû appréhender une montagne en prenant une pierre. En le touchant elle l'avait fait disparaître.*

*Ses doigts allaient au hasard, sa main filait comme le vent. Aurore reconnaissait ce grand paysage de savane lorsque la pluie tardé et que les fondrières se craquellent, lorsque les arbres n'ont plus que des croûtes et des épines, lorsque les pierres noires roulent sur le sable. Elle retrouvait les termitières rouges qui se dressent dans le ciel, elle repérait les jardins de broussailles, elle voyait le mufler des bœufs blancs qui lèchent le sel, et sa main qui brûlait serrait dans son poing fermé l'étoffe de la jupe de sa mère.*

*Le Conservateur lui retint le bras et poussa sa main vers la bouche du rhinocéros.*

*Confidence pour confidence*

Avant de recevoir le Prix Goncourt en 1998 pour *Confidence pour confidence* vous avez été plusieurs fois finaliste. C'est assez exceptionnel, non ?

La chance pour qu'un romancier ait le Goncourt est infime. D'abord il faut qu'il soit publié, publié dans une maison d'édition crédible, et que cette année-là sur les 500 livres qui paraissent, il soit dans les 20 retenus, puis dans les 10, et enfin dans les 3 derniers. Cela m'est arrivé 4 fois. Si j'avais dû choisir, *White Spirit*, roman que j'ai écrit très facilement, aurait été un Goncourt léger et agréable à défendre. Cette année-là, j'ai perdu contre Vautrin. Pour *La fille du Gouverneur*, j'ai obtenu 5 voix contre 5 à Van Cauwelaert. Il y avait donc égalité, mais comme la voix du président du jury, Bazin à l'époque, compte double...

Alors en fait, comme Romain Gary, vous l'avez eu deux fois.

C'est vrai, je dis que *Confidence pour confidence* est mon second Goncourt ! Mais là, je ne m'y attendais pas du tout, d'autant moins que je ne voulais pas être chaque année l'éternelle seconde. L'alibi Goncourt en quelque sorte. De plus, mon livre, paru le 1er avril, avait fait son temps, il avait obtenu le prix France Télévision du meilleur roman de l'année. Il n'y a que Marguerite Duras dont le livre avait été publié en juillet, qui soit revenue de cette façon.

Être primé, est-ce vraiment important pour un auteur ?

Très important, et très relatif aussi. C'est une reconnaissance. Un écrivain n'a d'autre certitude que sa propre certitude, et il est toujours agréable de la voir partagée. Alors des prix, oui, mais quels prix ? Avoir le prix

Giono, ou le prix Mauriac, c'est important à cause du parrainage. On vous situe dans la ligne de l'écrivain dont le prix porte le nom. En ce sens j'ai été très gâtée, avec mon premier prix surtout : le prix Valéry Larbaud dont le jury était particulièrement prestigieux. Mais, et c'est là qu'il faut relativiser, il y a jurys et jurys. Quels sont les membres qui les composent ? Un prix littéraire n'est que le reflet du goût d'un groupe à un moment donné. Maintenant y a-t-il des magouilles ? Il faut voir à quel éditeur appartiennent les membres du jury. Je pense qu'on lit plus facilement les livres de sa maison d'édition que les autres, parce qu'on y est plus sensibilisé. À propos du Goncourt, Romain Gary disait : " Tous les dés étant pipés, le jeu est presque honnête." Je crois que c'est vrai. Mais Tournier, lui, met son point d'honneur à ne jamais voter pour un auteur Gallimard. Il a fait une exception pour moi, et j'en suis très fière, comme je suis très fière du vote des sept autres membres du jury dont aucun n'appartient à Gallimard. Simplement, je pense aujourd'hui que la seule certitude c'est soi-même, ce que l'on pense de soi. Aucun prix au monde ne vous dispense de ce tête-à-tête.

Et la critique ? Quelle est sa légitimité ? Le talent d'une plume ou la ligne éditoriale d'un journal ?

Le critique imite la démarche du journaliste, et axe sa critique sur l'événement, la polémique, la mode... que sais-je encore, enfin sur tout ce qui échappe à la littérature, comme si la littérature n'avait de place nulle part. Le critique s'adresse au public, jamais à l'écrivain, rompant ainsi le pacte naturel. La critique participe à l'économie du livre. Il existe des réseaux critiques qui ont sur le lancement d'un livre une plus grande influence que n'importe quel jury de prix. Il faudrait s'interroger sur le pouvoir des maisons d'édition sur la critique. Le critique est-il aussi libre qu'il peut le paraître ?

L'impact de ce prix Goncourt ?

Il est considérable en France : une ville par jour pendant deux mois, et surtout à

## Bibliographie

Paule Constant a publié aux Éditions Gallimard :

*Ouregano*, (Prix Valéry Larbaud), 1980

*Propriété privée*, 1981

*Balta*, 1983

*Un monde à l'usage des demoiselles*, essai

(Grand Prix de l'Académie française), 1987

*White spirit*, (Prix François Mauriac, Prix

Lutèce, Prix du Sud-Jean Baume, Grand Prix

du Roman de l'Académie Française), 1989

*Le Grand Ghâpal*, (Prix Gabrielle d'Estrées), 1991

*La Fille du Gouverneur*, 1994

*Confidence pour confidence*, (Prix France Télévision du Roman, Prix Goncourt), 1998

l'étranger. *Confidence pour confidence* est traduit en 24 langues. Cela veut dire que 24 pays ont choisi ce livre parce que c'était le Goncourt. Les auteurs français sont très peu traduits. La littérature française a perdu son influence. Les histoires franco-françaises, la littérature du 7e arrondissement ne passionnent absolument pas le monde. Il faut attendre un Goncourt qui prime souvent des histoires un peu universelles pour voir se réveiller l'intérêt. La littérature française alors apparaît à travers vous, et ce qui s'en suit est de l'ordre de la folie. Journaux, télévisions, foires du livre, (j'ai présidé celle du Pérou), c'est une expérience qu'on n'imagine vraiment pas quand on est dans la toute petite aventure française.

### Cela signifie-t-il que seul restera de vous *Confidence pour confidence* ?

On me l'a dit, en effet : " C'est le roman qui a eu le Goncourt, il ne restera « que ça » de vous." Même si cela était, « que ça » est la somme des autres livres. Il les contient tous, il en est la quintessence. Ce livre n'a pas été jeté au hasard, mais reprend et renvoie les thèmes des autres en miroir. Mes livres forment un tout, une œuvre à la cohérence voulue. Non pas une entreprise chronologique mais une œuvre avec des renvois, un peu en décalé, car ce n'est jamais la même scène qui est reprise. En fait, *Confidence pour confidence* a attiré l'attention sur mes autres romans qui ont tous été réimprimés, et plusieurs d'entre eux ont été traduits dans la foulée.

### Certains ont dit que c'était le seul roman où vous ne parliez pas de l'enfance

On se trompe. L'enfance est partout dans mes livres. Il m'est pratiquement impossible de ne pas en parler. Les écrivains se demandent s'ils vont dire « Je », adopter le point de vue d'un homme ou d'une femme, moi c'est irrémédiablement celui de l'enfance, et une enfance curieusement fixée toujours à 7 ans, l'âge de la première rupture. Les exemples sont là : *Ouregano*, *Le Grand Ghâpal*, *Balta*, et aussi *Confidence pour confidence*. Apparemment c'est un livre de femmes mûres, mais en fait elles ne se racontent pas des histoires de femmes mûres, elles ne se racontent même pas leur vie de femmes. Elles sont face à face pour ne pas se raconter dans l'enfance le moment de la rupture avec l'enfance. Pour *Lola*, c'est un viol, pour *Aurore*, c'est l'histoire d'*Ouregano* et celle de *La fille du Gobernator* qui est reprise, elle a 7 ans au moment du grand incendie qui détruit sa maison du Cameroun, c'est l'enfance orpheline

*Elle observa sans frémir le travail des chirurgiens, elle s'émerveillait que les entrailles de sa tante, qui étaient du plus doux des bleus, du plus tendre des roses, fussent si adorables : Si j'avais su, se disait-elle, je l'eusse aimée aussi dessous la peau*

*Le Grand Ghâpal*

*Chrétienne saisit un escargot qui déroulait son pied pâle, elle le tint un moment entre ses doigts pour exciter ses cornes translucides que perceaient les minuscules points noirs des yeux et puis irrésistiblement elle se l'appliqua sur la bouche. En se rétractant le pied de l'escargot se serra sur ses lèvres, les enferma, les suçait d'un baiser froid et mouillé. Maman, je t'aime.*

*La Fille du Gobernator*

de Gloria, et pour Babette, le moment de la rupture c'est le départ d'Algérie. Au fond, chacune de ces quatre femmes est saisie au moment où elle quitte quelque chose qu'elle imagine doux et parfait.

**C'est toujours un moment douloureux, une expérience cruelle. Les enfants sont constamment en butte au mépris, à la haine, à la violence. Il n'y a pas d'enfance heureuse dans vos livres.**

Les enfants dans mes livres souffrent d'abord de l'abandon de certains adultes, notamment celui de la mère. Ce sont tous des enfants abandonnés, des orphelins. Ils souffrent aussi de se trouver en face d'adultes qui pensent, comme le juge Bonenfant ou le Gobernator, que l'enfant " coule de source vers le mal." C'est une opinion qu'avaient les grands Chrétiens du 17e siècle. Ils pensaient qu'il fallait éduquer les enfants pour en faire des adultes, que l'enfance était une période négative. Il a fallu Rousseau pour que l'enfant paraisse bon et beau.

**Si les enfants sont constamment victimes de la cruauté des adultes, les animaux ne sont pas épargnés non plus.**

Ils sont victimes de la même violence. Pour moi, les animaux sont l'innocence et la beauté. Ils sont silencieux aussi. Le pire drame c'est quand on fait tuer un innocent par un innocent, comme Tiffany à qui l'on ordonne d'achever la Bête blessée, « sa » bête, comme Chrétienne à qui son père met un pistolet en main pour qu'elle tue son chiot mutilé. C'est une histoire extrêmement perverse, et c'est vrai qu'elle se répète. Le meurtre du rat, par exemple, étouffé par Gloria à la fin de *Confidence pour confidence* fait référence à d'autres morts dans les livres précédents. Avec la différence qu'ici le geste est doublement réfléchi, à la fois généreux et provocateur. Mais c'est toujours une douloureuse confrontation avec la mort. On a parlé de mes « animaux de sacrifice ».

**Cette innocence des enfants dont vous parlez est pourtant toujours fortement teintée de sensualité.**

Si on pense que je n'aborde l'enfance que dans l'innocence, on se trompe complètement, parce que mes enfants, s'ils sont innocents du mal, ne le sont pas de la sensualité. Ils sont extrêmement sensibles. Ils aiment de tout leur cœur, de tout leur corps, et ne sont pas arrêtés par le sens de cette sensualité. Dans *Balta*, l'enfant éprouve une volupté charnelle à toucher la peau d'un adulte, dans *Propriété privée* aussi. En adoptant chaque fois le point de vue de l'enfance, je me donne un champ d'écriture

*Il pensait que seule une femme pouvait réparer en quelques secondes l'horreur d'un destin. Tiffany souleva l'enfant et le tint contre sa poitrine. Cette femme ne sentait pas l'eau, elle ne sentait pas la vase, elle ne sentait pas la boue. Balta, les yeux fermés essayait de reconnaître cette absence. Il fallait remonter trop loin, tout ce qui l'avait entouré avait été terriblement odorant, la pourriture, la charogne, la sueur. Cette absence d'odeur était comme un signe d'air, de paix. Il se lova contre elle et de ses bras frais elle le serra contre sa peau sans odeur. Balta savait maintenant que d'aussi profond qu'il la respirerait, cette femme ne sentirait pas. Il avait confiance. Elle se referma sur lui et posa la joue sur le dessus de sa tête.*

*Balta*

ouvert sur tout. L'enfant, c'est la richesse, la liberté. L'adulte, lui, est pauvre. La préhension du monde par un enfant est infinie. À travers une vision d'enfant, on peut faire passer tout l'arc-en-ciel de la sensualité, absolument tout.

**L'absence est un autre thème qui revient souvent, l'absence au monde, à soi, au temps, l'absence de Dieu. Celle ressentie par les enfants mais aussi par des adultes.** L'absence au monde est toujours liée à l'abandon et à la solitude. Dans *Ouregano*, Matilde, la mère de Tiffany, n'a pas de visage avant de s'être maquillée. L'absence au temps c'est aussi l'illusion du temps. Dans *La Fille du Gobernator*, je dis au tout début que lorsqu'elle quitta le bain, le corps de Chrétienne était " plus menu, plus maigre et surtout plus petit qu'à l'arrivée." Il n'y a pas de notion de temps. Dans *Confidence pour confidence*, qui est aussi un roman des miroirs, les femmes se cherchent dans des glaces qui ne les reflètent pas. Elles savent l'âge qu'elles ont en regardant l'autre, car on se voit mieux en regardant l'autre qu'en se regardant soi-même. Elles ne se situent pas dans le temps, elles n'arrivent pas à se voir en tant qu'adultes. Dans *Propriété privée*, le temps est figé, dans *Balta*, les personnages contemplent des photos d'autrefois sans se reconnaître. Tous mes décors sont des décors tropicaux, et sans repère de temps. Il n'y a pas d'hiver, de printemps, ni d'été. Les jours, les années, se suivent et se ressemblent. Dans *White Spirit*, Guastavin interroge passionnément les bulletins de météo européens. Pour ce qui est de Dieu, s'il est absent, s'il regarde ailleurs et n'envoie pas les anges, c'est qu'il est sans cesse appelé. Mon monde romanesque repose sur des fantasmes chrétiens.

# Rencontre

**De Ouregano à *Confidence pour confiance*, on retrouve en fait le même schéma d'écriture, l'arrivée de l'intrus qui déclenche la violence et le retour.**

Retour, c'est aimable. Chaque fois il s'agit d'une expulsion. Tous mes romans sont des huis clos, des lieux fermés où un naïf, ou un enfant, désire entrer dans le cercle pour y trouver des amis, reformer une famille. À un moment donné, il y entre, il essaie de jouer le jeu du cercle même si ce n'est pas un jeu intéressant, même si les gens qui sont dans le cercle sont méprisables. Mais il a en lui quelque chose qui fait que les gens qui acceptent tout le monde ne l'acceptent pas lui. Il est l'intrus. Alors brusquement le huis clos se transforme en une arène. On lui fait sa fête et on l'expulse. C'est une battue avec des chasseurs devenus féroces. Tiffany, et Favre, Balta, Victor, Chrétienne, les femmes de *Confidence pour confiance*, sont tour à tour gibier, dans une alternance de haine et de tendresse. La seule à sortir, à s'en sortir, c'est Aurore, mais seulement à travers ses fantasmes d'écrivain, et pour s'enfermer dans son propre huis clos de l'imaginaire.

**Vous dites dans *Propriété privée* : " Il n'est pas bon d'être l'autre. " Qu'est-ce qui fait désigner tel ou tel personnage comme l'autre ?**

Les prédateurs reconnaissent leur victime. C'est d'ordinaire un animal plus faible, un être plus fragile, un blessé de la vie.

*La Pension était la fabuleuse forêt d'un nouveau monde où elle avait appris à subsister. Elle s'y était tressé des abris, en humait les dangers. Elle recherchait le doux, le chaud, le bon, déjouait les pièges et quand une voix claquait, elle en avait peur comme d'un cri de bête.*

*Propriété privée*

**Quand les personnages n'en peuvent plus de subir et de souffrir, ils tentent de s'enfuir et parfois parviennent à s'échapper, mais ils se révoltent rarement.**

Au départ, ils sont prêts à toutes les concessions. Mais après ce qu'ils ont subi dans le huis clos, ils sont plus terrifiés que révoltés. L'épreuve a été terrible. C'est toujours démolis qu'ils sortent de l'expérience du cercle. Ils sont plus détruits que révoltés. Je ne suis pas dans le ton de *L'Enfant de Vallès*, mes héros n'ont pas cette rage-là. Peut-être Chrétienne, à un moment donné, quand elle dit qu'elle va terroriser ses gardiens, mais je crois que c'est plus du courage qu'autre chose. Ils n'ont pas peur de se battre. S'il y a une révolte, elle est physique. Chrétienne, Balta, Tiffany, ont en commun ce fabuleux courage qui leur fait affronter la solitude, et que je trouve bouleversant, ce courage des enfants des rues qui disent, la voix cassée : ben oui c'est comme ça, on assume ça. Quand c'est trop, ils désirent mourir. De toute façon le monde va rester derrière eux, inchangé, les Bonenfant, toute la société de Cayenne, vont rester tels quels,

en ayant bonne conscience d'avoir expulsé l'étranger. Le trou va vite se refermer. Comme pour Lola, elle est sous une tonne de glace et plus personne ne l'entend crier.

*Le bateau s'appelait LA VOLONTÉ DE DIEU, il trafiquait pépère entre l'Afrique et la métropole, chargé à noir, chargé à blanc, love-boat pour comité d'entreprise ou bateau-hôpital pour charity business, pouibelle-machine par tous les temps. Sous la coque l'Occident prenait l'eau, mais le trafic continuait parce que c'était l'intérêt du capitaine et de bien d'autres encore, planteurs, commerçants ou fonctionnaires, qui vivaient accrochés à sa carcasse comme des coquillages bouffeurs de rouille, de ferraille et de catastrophes.*

*White Spirit*

Certaines fins sont moins pessimistes, non ? Dans *White Spirit*, Victor retrouve sa Lola, et Aurore dans *Confidence pour confiance* part avec le Conservateur du zoo. Mes fins sont toujours de faux happy ends, et on s'est trompé sur celle de *Confidence pour confiance*. En fait les deux derniers paragraphes se passent dans la tête d'Aurore. L'arrivée du directeur du zoo avec son chapeau à queue de léopard, un chimpanzé dans les bras, est d'autant plus invraisemblable que ce type, elle ne l'aime pas. Elle se fabrique un happy end. Pour *White Spirit*, c'est pareil. Le dernier chapitre effectivement appelé "Happy end" n'a rien d'heureux. Pour moi le roman se termine sur le cri du singe abandonné par Victor. Gagner Lola avec un billet de tombola, une Lola « décolorée », qui s'est cousu le sexe, ce n'est guère réjouissant. Peut-être à la fin de *La fille du Gouverneur*, y a-t-il un moment de douceur quand Dédé demande à Chrétienne qui s'en va, si elle a peur, si elle est triste. Dédé est l'un des rares personnages compatissants de mes livres, je crois que c'est le seul.

**Vos romans ne sont quand même pas tout noirs. Il y a des pages d'une extrême poésie, et toujours de l'humour même aux pires moments. On ressent la jubilation de l'écriture, le plaisir que vous avez à jouer avec les mots.**

L'humour, la dérision, la drôlerie et même la cocasserie, sont sans arrêt présents. Et bien que le sens de l'humour soit la chose au monde la moins partagée, la drôlerie de mes livres a été reconnue dans presque toutes les langues par tous mes traducteurs qui se sont beaucoup amusés à traduire les jeux de mots, les noms ou les effets comiques. Je crois que le comique me permet d'aller plus loin dans la critique, dans l'horreur, dans la violence. L'humour en littérature, c'est un élastique que l'on tend. D'autre part, j'adore les ruptures de ton qui sont le rythme même du texte.

**On trouve beaucoup de mots, de noms anglais dans vos romans, est-ce dû à votre formation littéraire ou universitaire ?**

Non, c'est surtout en rapport avec la profession

ou la nationalité des personnages. Et parfois, comme pour Willie qui est nigérian, c'est un mauvais anglais. Comme les gens de ma génération, j'ai été faite par le roman américain. Enfin et surtout, je l'utilise comme un non-langage, un peu comme le parler black du roman américain.

**Quels sont les écrivains que vous lisez ou relisez avec plaisir ?**

J'aime beaucoup Patrick White, prix Nobel de littérature australien. Il faut lire *La ceinture de feuilles*, c'est prodigieux. Les livres de Arundhati Roy, romancière indienne, ont une force incroyable. Son roman *Le dieu des petits riens* est un chef-d'œuvre. J'aime aussi beaucoup *Une maison pour M. Bisaws*, de Naipaul, et *Les enfants de minuit* de Salman Rushdie, ce sont des livres superbes. Un écrivain français, pour moi capital, c'est Jean Giono.

**" On passe notre vie à remonter vers la source ", dites-vous dans *Balta*, cela explique-il votre choix de Christine de Pisan, poétesse du 15e siècle, pour le prologue de votre essai *Un monde à l'usage des demoiselles* ? Avec *Propriété privée*, *Le Grand Ghâpal* et *Un monde à l'usage des demoiselles*, j'interroge l'univers des femmes. Je crois que j'y évoque toute une histoire glorieuse qui repose sur un féminisme de la différence, (elles se veulent différentes des hommes, inventant leurs propres valeurs). On pourrait y opposer le monde des femmes de *Confidence pour confiance* dans lequel on a vu - à tort - l'échec du féminisme. Les héroïnes de *Confidence pour confiance* sont blessées par la vie, et elles n'en finissent pas de panser les plaies de leurs enfances. Cela n'a rien à voir avec le féminisme. Sont-elles féministes ? Si on met à part Lola qui est une femme-objet, les « féministes » du roman ne sont que des féministes de circonstance, qui utilisent le féminisme, mais ne le pratiquent pas. Elles n'ont rien à voir avec Sophie-Victoire et toutes les belles héroïnes libres d'*Un monde à l'usage des demoiselles*. Elles sont seulement vraies, terriblement ordinaires, nous les avons toutes rencontrées. Et je défie les femmes de ne pas se reconnaître au moins en l'une d'entre elles.**

